

SAINT-DENIS-DU-SIG

Sur la route d'Oran à Tiaret, on longe par le Sud une pointe de la forêt de Moulay-Ismaïl, composée de beaux pins d'Alep, d'oliviers sauvages, de thuyas et de lentisques: plutôt un maquis qu'une forêt! La forêt tire son nom du sultan marocain qui y fut complètement défait par le bey de Mascara, Mustapha Bou Chlaghem, en 1907. Le colonel Oudinot y fut tué en 1835 dans une charge à la tête du 2^e Chasseurs d'Afrique. Les marais achevèrent le désastre. On comprit en haut lieu la nécessité de protéger la passage obligé entre les collines boisées et les marais où coulait l'oued Mekerra devenu l'oued Sig en entrant dans la plaine. Le nom de Lamoricière est lié à la conception saint-simonienne de la colonisation de la région, généreuse mais vouée à l'échec. Jacqueline Baylé, dans son livre: "Quand l'Algérie devenait française" (Fayard) raconte: "Lamoricière protège une expérience originale à St-Denis-du-Sig à partir de 1845. L'Etat concède, près d'un barrage qui vient d'être construit, 3 000ha à une société, l'Union Agricole. Celle-ci s'engage à installer 300 familles européennes. C'est le plus grand essai de colonisation mené jusqu'ici. Son originalité réside dans l'organisation de la société. Créée par des disciples de Fourier, elle a pour actionnaires surtout des petits bourgeois de Besançon, la ville natale du doctrinaire, et un certain nombre d'officiers de l'armée de terre et de la marine. D'inspiration phalanstérienne — les fouriéristes se distinguent des saint-simoniens par leur hostilité à toute ingérence de l'Etat — l'Union Agricole du Sig est fondée sur le principe de l'association du capital et du travail. On espère échapper à la fois aux inconvénients des grandes concessions individuelles et de la petite colonisation. Les actionnaires sont divisés en trois catégories. Les colonisateurs qui ont fondé la société: ce sont les "administratifs". Les colons travailleurs et les commanditaires. Les travailleurs peuvent devenir, par leur travail, des actionnaires et même rentrer dans la catégorie des colonisateurs, s'ils remplissent les conditions réglementaires de capacité, de bonne conduite et de séjour dans la colonie. Tout le monde a droit à la gratuité des soins médicaux, de la retraite vieillesse ou d'invalidité, de l'instruction des enfants à l'âge de 7 ans. En fait, les choses ne marcheront pas très bien. L'économiste fouriériste Jules Duval, qui en est l'administrateur de 1847 à 1850, reconnaîtra lui-même qu'avec une population aussi mobile et peu préparée à une discipline régulière, le travail sociétaire devient plus coûteux et moins lucratif que le travail salarié. Peut-être aussi n'ont-ils pas été très aidés par l'administration de Bugeaud qui ne cache pas son hostilité. En tout cas, la société se transforme dès 1853 en société anonyme classique et les "colons travailleurs" en métayers et ouvriers agricoles. Ils ont toutefois à cette date défriché 400 ha, créé une grande pépinière et d'importantes plantations, édifié des vastes bâtiments, un moulin à eau et une briquetterie. Moyennant la rétrocession aux domaines de 1 200 ha, la nouvelle société anonyme reçoit le reste en pleine propriété."

Mais dès 1840 des familles espagnoles, venues pour la plupart des "Huertas", Valence, Elche, Murcie, pays de dur labeur de maraîchers compétents, se sont installées autour du centre militaire connu sous le nom de "Camp du Sig". Ils travaillent des concessions octroyées à des ouvriers, artisans et commerçants français qui sont seuls habilités à les recevoir: boulanger, cabaretier, maréchal-ferrant... C'est le seul cas dans toute la colonie où cette pratique ait eu lieu. Parmi ces familles espagnoles, le Père Riéra est remarquable par son travail et son intelligence. Dès 1840 il s'est placé comme ouvrier agricole, amasse un petit pécule, loue de la terre jusqu'à 2 000 ha de friche à la Sté Debrousse. Dès le début de la guerre de Sécession, il tentera l'aventure du coton et réussira. Le domaine de l'Habra sera définitivement acquis par la famille Riéra, en 1920, au Crédit Foncier de France. En 1840 aussi un autre colon, M. Deloupy, fonde un domaine agricole qui lui demande de longs et persévérants travaux. Son succes-



SAINT-DENIS-DU-SIG: L'Eglise

seur, M. Charles Rey, oriente l'exploitation vers des buts variés afin d'éviter les écueils de la monoculture. Sa veuve et ses gendres continuent son œuvre et en 1930 la propriété comprend: 55 ha affectés à la culture des céréales, 20 ha en pépinières, 110 ha en oliviers du Tell. "La culture des céréales est faite dans un but utilitaire: l'élevage est organisé dans ce domaine. Les pépinières sont nées sous la pression de la situation générale: de toutes parts, on demandait des plans de toutes sortes; c'était aussi bien l'olivier que les arbres fruitiers de France que tous songeaient à acclimater, tout au moins pour la conservation locale, et dont il ne fallait pas demander des plants à la métropole.

C'était aussi les arbres forestiers de diverses essences qui trouvent dans le climat algérien un habitat favorable; c'était enfin les plantes d'agrément et d'ornement..." (1). Bientôt les olives seront traitées sur place par trois presses hydrauliques, un broyeur, des amphores pour emmagasiner l'huile et des filtres pour obtenir des liquides surfins.

L'acte de naissance officiel de St-Denis-du-Sig porte la date du 20 juin 1845, la signature du maréchal duc de Dalmatie, celle du Conseiller d'Etat, secrétaire général, baron Martineau, celle du Gouverneur général de l'Algérie, maréchal duc d'Isly, enfin celle du Secrétaire général du Gouvernement, A. Sol. Le Sig ne deviendra une commune de plein exercice que le 22 septembre 1870.

En 1860, M. Devèze créait une petite quincaillerie qui passait ensuite aux mains de M. Belon quelque trente ans plus tard et prenait une extension considérable en même temps que les besoins de la ville devenaient importants et divers. M. Belon créait aussi "l'Huilerie de l'Oued Sig". L'usine couvrait 756 m², s'attachait à ne fabriquer que des huiles de premier choix, et "mettait à la disposition de ses concitoyens les moyens les plus heureux d'écouler aussitôt les produits de leurs récoltes, sans aucune préoccupation commerciale, tandis que dans la transformation faite, pour ainsi dire sous leurs yeux, ils étaient en mesure de puiser des enseignements utiles aussi bien à l'amélioration de leurs cultures qu'au choix des variétés à adopter pour l'extension de ces dernières" (1). Là encore, après la mort de M. Belon, sa veuve continuera l'œuvre entreprise.

La culture des céréales, du coton et du tabac donne des résultats inégaux en raison de certaines années de sécheresse et des difficultés de vente. La vigne ne donnera pas non plus les résultats escomptés. "Le mûrier réussit bien et il n'est pas rare de voir un grand nombre de ces arbres donner

après trois ans de plantation 50 à 60 kg de feuilles et des jets annuels de 4 à 5 m de longueur. Le nombre des mûriers est assez grand pour alimenter un élevage (de vers à soie) de 40 onces de graines, mais c'est à peine si les colons utilisent le cinquième des feuilles produites dans la saison. L'insuffisance de nourriture, les locaux trop restreints et mal aérés ralentissent beaucoup la production" (2). Les oliviers sont vraiment la grande réussite du Sig. En 1885, M. J. Escudier fonde le Domaine des Oliviers. Pourtant, sur les deux cents hectares que compte le domaine, 150 sont régulièrement affectés à la culture des céréales diverses mais le reste est cultivé en pépinières pour l'olivier d'abord dont il a réussi à réunir 84 variétés, pour les agrumes ensuite: orangers, mandariniers, citronniers, enfin des caroubiers, des ficus, des arbres fruitiers dits d'Europe, des arbres forestiers et des plantes d'ornementation. En 1930, dirigé par les fils du fondateur, le domaine ne compte plus les médailles d'or, d'argent ou de vermeil et les diplômes qui récompensent la valeur de sa production. En 1916 naîtra l'Huilerie de M. G. Segarra fils qui, à ses débuts, traitait une centaine de bordelaises et en 1930 fabriquait 600 000 kg d'olives de conserve vertes et noires et une quantité équivalente d'huile, soit au total 1 100 000 kg environ par an!

Cette magnifique réussite agricole est due en premier lieu à la ténacité et au courage ainsi qu'à l'intelligence des Sigois, mais rien n'aurait été possible sans l'aménagement des eaux: en effet, les zones irrigables ont été systématiquement agrandies à partir des bassins où les eaux de l'oued se reposaient et se dépouillaient des matières étrangères qu'elles contenaient. Ces bassins provenaient d'un oppidum romain qui se trouvait à l'entrée de la plaine et de la muraille qui barrait l'oued en amont; cette muraille restaurée et surélevée permettait de former un plan d'eau; mais ce fut rapidement insuffisant un nouveau barrage fut construit aux Cheurfas en 1882. Le premier comptoir d'escompte s'était formé au Sig en 1871. A ses débuts le Sig ne possède ni église, ni mairie, ni école: des maisons privées en font office. En revanche la ville a une fontaine d'où l'eau, venue par des canaux couverts des bassins des Touakès, jaillit par quatre robinets. Il existe aussi un lavoir et un abreuvoir publics. Les travaux d'assèchement

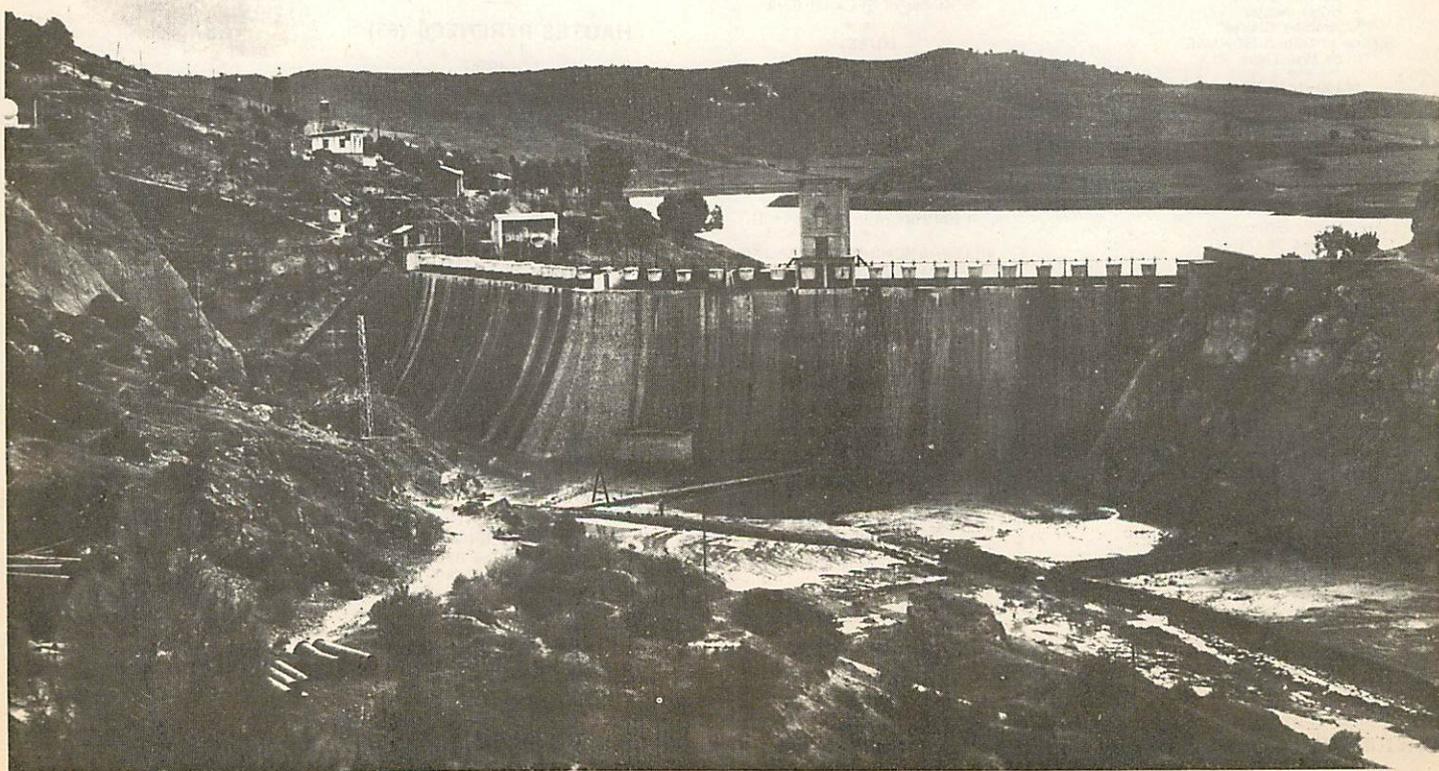
des marais se poursuivaient en même temps, la région devenait saine tandis que doublait la zone irrigable. Mais une épidémie de choléra vint décimer la jeune colonie. Sur les instances de l'abbé Bertrand, le maréchal Pélissier, touché par le miracle de la Vierge de Santa-Cruz à Oran, fit construire sur un mamelon l'église: Notre-Dame du Bon-Remède, terminée en mars 1862. En face, bientôt s'éleva la mairie où se succédèrent MM. Devève, Martin, Deloupy, le docteur Turot, Blondelle, Louis Lamur, Henry Descours, le docteur Bernère, François Riéra, M^e Barland.

Ainsi le Sig était-il devenu en 1955 une jolie petite ville de 15 600 habitants où il faisait bon vivre. Aujourd'hui, l'Amicale des Anciens Sigois organise un voyage à St-Denis-du-Sig pour Pâques 1984. Certains d'entre vous iront voir ce qu'est devenu leur village vingt ans après l'exode et nous écriront leurs impressions; nous reparleront du Sig. Ecrire pour ce voyage à M. Ernest Hernandez, 14 quai d'Orléans, 75004 Paris, tél. 16 (1) 634.00.39. Joindre une enveloppe timbrée à vos nom et adresse pour la réponse.

Pour ceux qui préfèrent voyager par la pensée dans le passé, notre abonnée Mme Gisèle Noraz née Fonséca, 15 Le Thoron, 04510 Aiglun, nous annonce la parution d'un ouvrage écrit par son époux: "L'Histoire de St-Denis-du-Sig", que nous regrettons de ne pas avoir encore reçu, car cela nous aurait permis d'étoffer notre article. Elle nous a cependant envoyé un extrait d'où sont tirées certaines précisions et qui nous fait bien augurer du sérieux de l'ouvrage. Nous l'en remercions ainsi que Mlle Madeleine Munoz, qui nous a envoyé les photos, et M. Jean-Pierre Palumbo qui nous a prêté de nombreux documents. Nous rappelons aussi un important article sur le Sig paru dans le N° 37 de février 1968 de L'Echo de l'Oranie sous la plume de Marcel Bellier. Malheureusement, ne nous demandez pas ce numéro, il est épuisé depuis longtemps.

G. de TERNANT.

(1) L'Afrique du Nord Illustrée: le livre d'or du centenaire de l'Algérie 1930.
(2) Visages de l'Algérie: Sig en Oranie, d'André Noraz: extraits de L'Histoire de St-Denis-du-Sig.



SAINT-DENIS-DU-SIG: Grand Barrage de Cheurfas